

et l'on atteint aux dernières limites du contre-sens quand avec M. Nisard, on nous fait voir en Thomas More un « chrétien qui n'a pas trouvé le cloître assez dur pour y enfermer sa jeunesse révoltée¹ ».

D'autres, toujours à propos de ces paroles d'Érasme, sont allés plus loin que Nisard, ou du moins se sont étendus plus longuement sur cette corruption monacale qui aurait forcé More à se résigner, faute de mieux, au mariage. Je me contenterai de leur répondre par ces paroles d'un historien anglican : « Il est absurde d'affirmer que More « avait en dégoût la corruption des moines et qu'il méprisait ceux-ci comme une honte pour l'Église. » Toute sa vie il fut un ami très chaud des ordres religieux et un admirateur dévoué de l'idéal monastique. Il condamnait les vices des particuliers, il disait que les religieux de son temps s'étaient un peu éloignés de leur rigueur et ferveur primitives, mais il n'y a pas la moindre preuve qui nous permette de dire qu'en renonçant à la vocation religieuse il marquait le plus léger manque de confiance, soit dans les institutions, soit dans la théologie de l'Église². »

Bref, au printemps de 1505, Thomas More se maria. Assurément, il ne se doutait pas alors qu'une chose si naturelle dût faire un jour couler tant de mauvaise encre. Je dirai bientôt la délicieuse histoire de ses fiançailles avec Jane Colt. Mais avant de clore ce chapitre de la jeunesse de Thomas More, nous devons nous arrêter quelques instants sur une œuvre à laquelle il s'attacha pendant les premières années de son mariage, et où il semble avoir voulu résumer

1. *Ibid.*, 284.

2. Hutton, p. 27, 28.

pour son usage, les meilleures leçons de la « Renaissance ».

V

Je veux parler du petit livre qui parut en 1510, avec cette étiquette à la vieille mode : *Vie de Jean Picus, comte la Mirandole, grand seigneur d'Italie, excellemment informé en toutes sciences et plein de vertus ; avec diverses épîtres et autres œuvres dudit Jean Picus, pleines de grande science, vertu et sagesse, dont la vie et les œuvres sont très dignes d'être lues et rappelées souvent à la mémoire. Traduit du latin en anglais par Maître Thomas More.* »

Je n'oublie pas que le nom de Pic de la Mirandole évoque chez la plupart le souvenir d'un matamore de dogmatisme, et que nous avons fait payer cher au jeune savant le titre fastueux de ses thèses. Mais notre mépris est injuste. Étudié de plus près, Pic de la Mirandole reste aujourd'hui encore ce qu'il était pour ses contemporains, le héros, le prince charmant de la Renaissance. Quand ce pèlerin du savoir universel, — semblable — dit Pater, à l'archange Raphaël ou au Mercure de Botticelli, — entra dans la chambre fameuse où une lampe brûlait jour et nuit devant le buste de Platon, ce vieux païen de Ficin « put croire que ce visiteur n'était pas de la terre, et, en tous cas, il ne cessa désormais d'attribuer cette apparition à quelque rare conjonction des étoiles¹ ». Ficin fut pris comme tout le monde et la conversation alla droit aux choses intimes et sérieuses.

1. W. Pater. *The renaissance*, II. Pico della Mirandola.

Il a raconté lui-même son ravissement dans une dédicace à Laurent de Médicis et comment cette visite l'avait décidé à entreprendre la traduction de Plotin. Maintenant qu'on se rappelle que la cellule du prieur de Saint-Marc vit une scène identique. Savonarole a tendrement aimé le jeune prince. Il aurait bien voulu faire de lui un de ses moines, et si cette joie lui fut refusée, du moins eut-il le doux et triste orgueil d'ensevelir le corps de son disciple dans la robe blanche des dominicains.

Cette double amitié nous offre un heureux symbole de la philosophie de Pic et de Thomas More. Ficin et Savonarole, l'ascétisme chrétien allant courageusement jusqu'à la « folie de la croix », et d'autre part une sorte d'exaltation de l'humanité qui menace de rebrousser chemin jusqu'au paganisme, ces deux tendances extrêmes se rencontrent dans l'humanisme chrétien et se fondent harmonieusement. More n'a pas eu le temps d'exposer d'une façon didactique cette réconciliation de Platon et de l'Évangile et s'il eût mis la main à cette œuvre, nul doute qu'en solide anglais il n'eût ramené plus près de terre le mysticisme aventureux et parfois bizarre de Pic de la Mirandole; mais la fraternité de ces deux esprits, de ces deux âmes est évidente. « Comme l'humaniste italien, More, dit excellemment M. Hutton, était pénétré du sentiment de la beauté et du mystère de la vie. Les riches couleurs et les étranges recoins des sciences occultes, la naïveté pittoresque de la science de l'ancien monde, la pure humaine beauté des chefs d'œuvre de la littérature et de l'art classiques, les émotions de la musique, la simplicité innocente de la vie des animaux, le triomphe du sacrifice de soi-même, les délices de l'amitié et de l'amour, les

pensées de Platon et les doctrines divines du christianisme, son âme vive et impressionnable répondait tour à tour à chacun de ces appels. Ascétique et vite recueilli au dedans de lui-même, il ne ferma jamais les yeux aux charmes de la vie humaine. Ni superstition, ni paganisme. Pic ne pensait pas que la beauté de l'art païen pût enlever quelque chose à la vérité de l'évangile et More garda toujours sur ce point les mêmes idées ».

Que le lecteur me pardonne, s'il trouve que ce premier chapitre le laisse encore dans les nuages. Le grec et la procédure, Érasme et Pic de la Mirandole, Marsile Ficin et Savonarole, la *Renaissance* et la réforme catholique, toutes ces évocations, serrées en vingt pages donnent sans doute plus de fumée que de lumière. C'est ma faute sans doute, mais aussi un peu celle du sujet. S'il est impossible de définir exactement la plus simple des âmes vivantes, comment nous flatterions-nous de connaître déjà, au moment où elle sort des années confuses de la jeunesse, une si riche et si diverse nature. Aussi bien les plus troublantes des antinomies que nous avons énoncées et qui après quatre siècles nous pressent encore ne son pas de celles qui se résolvent en claires formules. *Solvitur ambulando*. Regardons vivre notre Thomas More et nous comprendrons mieux comment un chrétien peut sans renoncer à rien de ce qui est noblement « humain » rester fidèle aux plus « dures paroles » de l'Évangile.